

Vicariat du Keewatin.

Conseil vicarial.

Une circulaire de l'Administration générale, en date du 24 février 1933, modifie comme suit le Conseil vicarial du Keewatin ; Mgr CHARLEBOIS, vicaire des Missions, RR. PP. Martin LAJEUNESSE et Napoléon DOYON, consulteurs ; R. P. Martin LAJEUNESSE, économe vicarial.

Mgr Lajeunesse.

Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, porté à la connaissance du public le 25 avril 1933, annonce la nomination du R. P. Martin LAJEUNESSE comme coadjuteur de Mgr Ovide CHARLEBOIS.

Le nouveau prélat a reçu le titre d'évêque de Bonusta, ancien évêché dépendant de Carthage.

Il est né le 11 novembre 1890 à Sainte-Marguerite (diocèse de Montréal) et a fait ses études au Collège de l'Assomption. Entré au Noviciat de Notre-Dame des Anges le 7 septembre 1914, il a prononcé ses premiers vœux le 8 septembre 1915. Il passa ensuite au Scolasticat d'Ottawa, où il fut un élève distingué du cardinal VILLENEUVE. Sa santé ne lui permit pas de continuer ses études à Ottawa ; il fut transféré au Scolasticat que Mgr CHARLEBOIS avait inauguré à Beauval et y prononça ses vœux perpétuels le 29 septembre 1918. Il fut ordonné prêtre le 11 avril 1920 à l'Assomption.

Après son ordination, il fut maintenu à Beauval, dont il devint bientôt directeur (1920). Après avoir dirigé le Scolasticat et l'école pendant sept ans, il fut nommé Vicaire délégué et Procureur des Missions du Keewatin, avec résidence à Le Pas (1927-1933).

Mgr Martin LAJEUNESSE est le frère des Rév. Pères Alexandre LAJEUNESSE (vice-recteur de l'Université d'Ottawa) et Arthur LAJEUNESSE, missionnaire en Alberta-Saskatchewan ; l'oncle du Fr. Paul LAJEUNESSE,

scolastique à Ottawa ; et le neveu de Mgr Ovide CHARLEBOIS et des RR. PP. Guillaume CHARLEBOIS (supérieur du Juniorat de Chambly, ancien supérieur du Scolasticat d'Ottawa, ancien Provincial et ancien Maître des Novices) et Charles CHARLEBOIS (de la maison de Hull).

Mission du Portage La Loche.

La Mission de La Loche ne s'est pas ennuyée cette année. En février, arrivait le R. P. Joseph BOURBONNAIS, envoyé là pour apprendre le montagnais.

« J'étais bombardé professeur, écrit le Rév. Père « J.-B. DUCHARME, d'après le principe connu, que « chaque missionnaire doit être capable de se débrouiller. « Je dus me dérouiller les méninges et *pondre* une grammaire montagnaise. Le jeune Père est maintenant « en charge des Montagnais de la Rivière au Bœuf et « l'on dit qu'il en sait assez pour en remontrer à son « ancien professeur. »

Au cours de l'hiver, les deuils de la Famille furent connus et vivement ressentis. Par la radio, La Loche apprit dès le 6 janvier la mort du R. P. Servule DOZOIS, survenue le jour même.

En juin, une grande mission fut prêchée par les RR. PP. PÉNARD et BOUCHARD. Pendant un mois, fait unique en ses annales, la Mission compta six Oblats présents. A noter que le R. P. PÉNARD est le fondateur de La Loche, et qu'il est arrivé en ce pays en 1888.

La mission se termina le 13 juillet : le 15, partaient les PP. BOURBONNAIS et BOUCHARD ; le 27, c'était le tour du R. P. PÉNARD ; le 16 août, le R. P. Paul PIOGET, appelé à Sturgeon Landing, partait à son tour, laissant seuls le R. P. DUCHARME et le Frère LEFEBVRE.

« C'est pourquoi, continue le R. P. DUCHARME, après « quatre mois de solitude, j'ai attelé mes chiens et fait « 150 milles pour aller me confesser, par un temps « bien mauvais. Je crois que j'ai bien gagné mon absolution. Cet isolement du missionnaire, il faut l'avoir « expérimenté pour savoir ce qu'il a de pénible. Mon-

« seigneur Grandin, de sainte mémoire, dut ouvrir un « jour le tabernacle pour dire à Notre-Seigneur qu'il « était à bout. La réponse ne se fit pas attendre : Je « reste bien, moi !... Oui, c'est parce qu'il est là, lui, « que le missionnaire aussi tient au poste. »

Les récoltes ont été bonnes. Le 13 septembre, un ouragan a enlevé plusieurs toits ; les pluies et la neige n'ont guère cessé depuis. Les gens disent que le Rév. Père Pioget, appelé communément le « Père aux tempêtes », a laissé en partant la corde du vent... Par suite du mauvais temps, la pêche d'automne a été manquée et beaucoup jeûneront avant le Carême.

L'adoration du Saint Sacrement a été établie à La Loche chaque premier Vendredi du mois : le succès dépasse l'attente du missionnaire et les bons Montagnais de la Mission sont heureux de faire nombreux leur heure de garde. Ils ont compris le but assigné à cette innovation par leur missionnaire : adorer, réparer, renforcer l'esprit chrétien.

Le ravitaillement par avion.

Le ravitaillement des Missions indiennes du Keewatin a toujours été un problème difficile et coûteux. Situées pour la plupart à l'intérieur des terres, ces Missions n'ont pas l'avantage de celles, peut-être plus éloignées, mais qui s'échelonnent le long d'un cours d'eau considérable sur lequel peuvent naviguer des bateaux d'un gros tonnage. Ici il faut passer par une longue suite de petites rivières, lacs et portages où il est impossible de faire usage de grosses embarcations. De là, difficultés et dépenses considérables pour arriver à transporter le strict nécessaire dont doivent se contenter les missionnaires.

Durant de longues années, le ravitaillement se fit en été et presque toujours par l'entremise de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson qui exerçait son monopole sur tout le nord-ouest canadien et dont les « York-boats » sont devenus légendaires. Ce mode de transport

ne manquait pas d'inconvénient. Les marchandises étaient exposées à la pluie et au soleil durant des semaines et souvent des mois. De plus, manipulées autant de fois qu'il y avait de portages, on risquait fort de les recevoir endommagées sinon complètement ruinées. Témoin ce pauvre missionnaire qui attendait des vitres depuis longtemps et qui ne put retenir ses larmes en ouvrant le paquet qui devait les lui apporter, mais qui ne contenait plus que de petits morceaux de verre brisé.

Plus tard, des pêcheurs commencèrent à exploiter les grands lacs dont le pays est couvert et alors s'organisèrent des caravanes de « freighters » qui s'aventurèrent dans le nord avec leurs chevaux, suivant tantôt les lacs gelés sur lesquels ils se frayaient un chemin avec leurs chasse-neige, ou voyageant dans la forêt à travers les portages. C'est une amélioration sur l'ancien système et les prix de transports sont un peu réduits. Toutefois, ce mode est encore très lent et passablement coûteux, puisqu'il faut voyager à petites journées et transporter avec soi, sur des centaines de milles, tout ce qui est nécessaire pour nourrir les chevaux durant tout le voyage, en un pays où l'agriculture est presque inconnue. La plupart des Missions du Keewatin sont encore ravitaillées de cette façon. L'école indienne de Beauval a réussi à organiser son propre transport. Quant aux autres postes, ce soin est confié à des étrangers.

Cependant cette année nous entrons dans une ère nouvelle. Nous avons essayé le ravitaillement par avion. Déjà la « Canadian Airways » a transporté les effets du R. P. Emile DESORMEAUX à la Mission de Pakitawagan. Dans un couple d'heures, l'avion a franchi ce qui nécessitait des jours de marche aux pauvres « freighters ». Mais dans ce monde rien n'est parfait. Le transport par avion est aussi coûteux que les autres et il y a les accidents toujours possibles et avec eux l'anéantissement des provisions.

On peut dire cependant que cette première expérience a donné satisfaction et si les compagnies de transport réussissent à diminuer leurs prix, il peut se faire, qu'avant

bien des années la voie des airs soit la seule suivie pour le ravitaillement de nos Missions, surtout de celles qui sont les plus éloignées.

Evêché, le Pas, Manitoba, le 27 janvier 1933.

Les mœurs de nos Cris.

Voulez-vous savoir pourquoi le huard, un oiseau aquatique qui est à peu près de la grandeur d'une oie, peut à peine marcher lorsqu'il est sur la terre ? (Le seul moment où il débarque sur la terre c'est lorsqu'il pond ses œufs, le reste du temps, la nuit comme le jour, il reste continuellement sur l'eau.) Demandez-en la réponse à nos Cris et tous sans hésiter vous donneront la même réponse, explication peu scientifique, mais que nos vieux sauvages ont apprise de leurs ancêtres, et cela de génération en génération.

Parmi les nombreuses légendes que les vieux aimaient à raconter à leurs petits enfants, on trouve des traces des récits bibliques, du déluge, etc... Je ne vous en citerai pas aujourd'hui. Je me borne à l'histoire de mon huard L'explication bien enfantine de l'histoire du huard, montre au naturel la vie de nos pauvres Indiens. Wissaketchas, un être fabuleux qui est le personnage principal de toutes les légendes crises, avait envie de manger des canards ou des oies. En ce temps-là les sauvages ne se servaient pas de fusil, les blancs n'étaient pas encore venus dans le pays. Il a vite combiné ses plans. Dans un sac il met de la mousse, et passe sur le bord du lac, portant ce sac sur le dos. Quelques canards le voient passer. L'envie leur vient de lui demander ce qu'il porte dans ce sac. Un d'eux lui crie : « Notre frère aîné (car, d'après les légendes, Wissaketchas était le frère aîné de tous les animaux), que portes-tu là sur le dos ? » Alors Wissaketchas s'arrête : « Mes petits frères, leur dit-il... c'est de la musique, des morceaux de musique. — Alors tu vas nous faire danser, n'est-ce pas ?— La danse a une attraction irrésistible pour tous les Indiens du Nord. — Si vous le voulez, mes petits

frères, je vais aller vous préparer une grande loge avec des branches de sapin (épinette) ; puis vous viendrez. » Ce qui fut fait en un rien de temps. Lorsque la loge fut remplie par toutes sortes d'oiseaux aquatiques, Wissaketchas leur parla : « Maintenant je vais vous jouer de la musique, et vous allez danser, mais je mets une condition : vous danserez les yeux fermés... » La danse commence... Tout d'un coup Wissaketchas donne des ordres, tout en continuant de jouer de son instrument le plus fort possible : « Les oies grasses viendront faire la ronde et passeront tout près de moi — et la danse continue, — et bien entendu, tous ont les yeux fermés. Mais à mesure que les oies passent à côté de lui, en un tour de main, il leur tord le cou. Au bout d'un certain temps le huard se demande pourquoi on n'entend presque plus de bruit, et se hasarde à ouvrir un œil, et voit Wissaketchas en train de tuer les oies. Aussitôt il crie de toutes ses forces : « Sauvons-nous au plus vite, Wissaketchas va nous tuer tous. » Immédiatement une bousculade générale se produit ; tous les survivants se précipitent vers la porte. Mais Wissaketchas, pour se venger du huard qui l'a dénoncé a le temps de lui donner un rude coup de pied, et le frappe dans les hanches : Voilà pourquoi depuis ce temps-là le huard a l'air déhanché.

Ceci c'est de la légende, mais la réalité c'est que nos Cris, que les Anglais appellent Indiens, et les gens qui se décorent du titre de civilisés, ne sont guère plus prudents que nos canards et oies de la fable qui fermaient les yeux, et ne voient pas que le Wissaketchas infernal profite de toutes les danses immodestes pour tuer les âmes et les entraîner en enfer.

Comme conclusion, je demande aux lecteurs de ce récit une prière pour nos pauvres Cris qui sont et resteront toute leur vie comme des enfants par le caractère et le manque d'énergie.

N. GUILLOUX, *O. M. I.*
missionnaire au Lac Pélican, Sask.

Les York Boats.

Il y eut un âge d'or au Nistoayasis, à ce que nous en témoignent les sauvages d'aujourd'hui. C'était quand la Compagnie de la Baie d'Hudson faisait transporter ses marchandises avec des grands canots de bois, depuis York Factory sur la mer d'Hudson jusqu'à Norway-House et de Norway-House jusqu'au Fort Nelson.

Les York Boats, ainsi appelés, ont une capacité de cinq tonnes et sont mus par la force musculaire de dix Indiens. Le plus fort et le plus intrépide d'entre eux prend le nom d'Onistamokew ou d'Otakwahamow. La besogne est très dure. En plus du maniement d'énormes rames de seize à dix-huit pieds de longueur, il faut encore, sous un soleil de plomb et parmi des myriades de maringouins, porter les marchandises sur le dos et, comme des bêtes de somme, haler les bateaux sur les interminables portages. Il y en a une quarantaine depuis la rivière Kinosewisipiy jusque chez nous, et ce n'est pas la moitié du trajet.

L'an dernier, mon premier malade fut un vieillard protestant, un de ces pionniers du temps des York Boats. Il avait fait sa renommée dans tout le pays. On vante encore ses exploits, c'est un ancien champion qui repose dans la gloire de ses prouesses. Il était fort comme deux et mangeait comme quatre. Il s'étonnait de voir les Anglais regarder à leur montre pour l'heure des repas. « Sont-ils drôles un peu ces gens, disait-il, il faut qu'ils regardent l'heure pour savoir quand ils ont faim. » Lui n'a pas besoin de regarder l'heure pour savoir quand manger, son ventre lui sert d'horloge. Aussi faut-il avouer que, dans son régime, il ne restait pas beaucoup de temps pour la prière. La prière, c'est l'affaire d'un autre âge. Il remettait encore à plus tard ce qui devait intéresser son âme tandis qu'un cancer le rongeait au ventre la première fois que je l'ai vu.

Chaque fois que j'allais le visiter, l'entretenir du bon Dieu et de contrition, il me parlait de son ventre. Je

veux lui montrer l'heure de ses derniers moments, le préparer pour son dernier grand voyage ; cette fois non pas à bord d'un York Boat, mais sur le grand esquif de la sainte Eglise. Tout est inutile, les semaines et les mois se passent, le mal fait son œuvre et mon vieux pense entrer au ciel tout droit par une confiance exagérée en la miséricorde du bon Dieu. Il ne pense pas que c'est la première fois qu'il va traverser l'immense rapide du temps à l'éternité et par conséquent il est téméraire de s'y aventurer tout seul sans le secours de pilotes habiles qui s'appellent les sacrements. La dernière fois que je l'ai visité, il était terrible à voir, il m'a encore demandé quelque chose pour son ventre. C'était au mois d'octobre dernier, presque tous les sauvages étaient au loin, nous avions commencé la retraite annuelle à la Mission. Le vent a bouleversé le lac pendant plusieurs jours. A la fin de la semaine, un homme vient me dire : « Le vieux Onistamokew est mort et enterré. »

Que de pauvres gens feront encore comme lui ! Ils prétendront sans effort entrer dans l'éternité sur un « York Boat » !

Hector Thiboutot, *O. M. I.*
missionnaire à Nelson House, Man.

Tous à la file.

L'épidémie qui nous avait retenus longtemps au Nistoayasis semblait prendre fin après avoir emporté sa neuvième victime. Il s'agissait d'aller aux brebis perdues. Ces catholiques sont dispersés en trois groupes à plus de deux cents milles, dont cinq familles habitent l'Ile de Sable, à l'extrémité nord du lac Indien.

Un courrier nous apprend que la maladie est aussi rendue par là, qu'il y a quatre enfants à baptiser, et vous savez qu'après si longtemps d'absence, nos enfants des bois comme ceux des prairies ont besoin d'entendre parler du bon Dieu. Il n'y a plus d'hésitation, vite nous partons en traîne à chiens. Un traiteur et son engagé s'en vont eux aussi au lac Indien tandis que des chasseurs

font suite avec des boîtes de marchandises pour le poste d'Oppiponapiwin, pour se rendre au pays de leurs pièges. C'est toute une caravane. Six traînes bien équipées, chacune a son conducteur et son attelage de quatre chiens qui courent tous à la file sur le même sentier par monts et par vaux, tantôt dans les savanes, tantôt dans les forêts, tantôt sur les lacs ou les rivières.

Tout va trop bien. Il faut un accident pour assombrir le voyage; nous arrivons à la rivière Misipaokeap. Il s'agit de faire le thé: vers les cinq heures du soir, tandis que le feu pétille et que mon homme soigne ses chiens, je m'arme de la hache et veux trancher un cœur d'orignal gelé pour le souper. Le morceau me roule dans la main sans trop savoir comment et la hache fait une entaille au-dessus de la main gauche. La veine qui conduit à l'index flotte au milieu de l'ouverture plus profonde. Par une protection spéciale sans doute, elle n'est pas coupée. On applique la médecine d'urgence, un peu de coton absorbant et un bandage avec un morceau de sac de farine qui complète le pansement.

Après une journée de voyage nous sommes à l'entrée du lac Indien. J'y fais un baptême et le catéchisme aux enfants pendant deux jours. De là un courrier part pour l'Ile de Sable, il emporte ma lettre pour les chrétiens de là-bas, car il m'est impossible de risquer un autre voyage de cent milles.

Le vent du sud qui écrase la neige menace de nous emprisonner quelque part. On voyage de nuit au retour. Le temps devient sombre, il neige, une neige collante qui rend la marche difficile ; on campe de bonne heure dans une cabane abandonnée des sauvages. La négligence ou le vent, peut-être, fait tomber les raquettes de mon homme qui sont sur le toit, les chiens les mangent pendant que nous dormons. Il n'y a plus de trace de chemin le lendemain.

Péniblement nous arrivons au camp de Wawakaskasik. Là un chasseur venant du Portage du Rat nous rejoint et fait route avec nous jusqu'au lac des Canards Plongeurs où nous attendons le froid de la nuit dans

une cabane de pêcheurs. Il pleut presque toute la nuit, l'eau qui dégoutte un peu partout mouille nos couvertes, on ne peut dormir. Et pour finir, la neige encore une fois couvre toute trace du sentier. Le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson avec son homme, en route pour le Nord, campent avec nous. Ils durent revenir sur leurs pas le lendemain à cause de la tempête.

Et ainsi, encore une fois tous à la file, les hommes, les traînes et les chiens arrivent à Nelson-House le samedi qui précède le dimanche de la Passion. Le missionnaire estropié, fatigué, reprenait son labeur quotidien comme un vieux soldat après la bataille, prêt à repartir au premier appel du clairon.

Hector THIBOUTOT, *O. M. I.*

(24 avril 1933.)

Vicariat de la Baie d'Hudson.

A propos du voyage de Repulse Bay.

Nous avons parlé de ce voyage, pages 31-32 et 77. Voici de nouveaux détails. Plusieurs familles sont très bien disposées et n'attendent que l'instruction nécessaire pour recevoir le baptême. Trois familles ont remis au R. P. CLABAUT leurs livres anglicans, qu'elles avaient reçus des agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et ont pris les livres de prières catholiques. Malheureusement, une femme appartenant à l'une de ces familles est morte après une très courte maladie : le Père, mal renseigné, est arrivé trop tard pour la baptiser. Elle avait certainement le baptême de désir et, jusqu'à son dernier soupir, elle a demandé aux Esquimaux qui l'entouraient de prier pour elle, ce qu'ils ont fait tous ensemble.

Pendant tout son séjour à Repulse Bay, le Rév. Père CLABAUT a pu être en communication avec Chesterfield : en effet, tous les vendredis, le R. P. Lionel DUCHARME parle devant le microphone de la radio et envoie ainsi les nouvelles à toutes les Missions situées près des postes de la Compagnie.

